

Frédéric Pellion

L'anxiété de Ferenczi *

Le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et [...], à situer son acte dans la topologie idéale de l'objet a, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère. Un « je ne pense pas » qui est [d]e droit, suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer ¹.

Jacques Lacan

Ces deux phrases de Lacan, que, suite à une proposition de Colette Soler, nous avons mis au principe du séminaire d'École de cette année, m'ont immédiatement évoqué la personne et l'œuvre de Sandor Ferenczi.

À cause de l'« anxiété », d'abord, évidemment : autant que ses biographies et surtout sa correspondance permettent de le savoir, Ferenczi a souffert d'une véritable névrose d'angoisse, chronique et assez invalidante, et ce bien des années – je reviendrai dans quelques instants sur les circonstances dans lesquelles cette névrose s'est mise en place –, avant d'être atteint de l'anémie pernicieuse dont il est finalement mort – donc indépendamment des prémices de cette maladie.

À cause ensuite de la chute, un peu énigmatique en première lecture, de la seconde des deux phrases de Lacan : en effet, si pensée et acte sont irrémédiablement disjoints dans la psychanalyse comme « travail de tous les jours ² », s'ils vont même jusqu'à s'exclure, com-

* Intervention à l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, séminaire d'École, décembre 2004.

1. Jacques Lacan (1968), « L'acte psychanalytique. Compte rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 377.

2. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 9.

ment – c'est-à-dire au prix de quelle anxiété, et de l'anxiété de qui – peuvent-ils tenir ensemble au sein d'une institution analytique ?

Et, en l'occurrence, Ferenczi, pris en étau entre son anxiété, une activité d'analyste plus qu'incontestable et les hésitations d'une pensée dont la difficulté à embrasser correctement son objet laisse cette impression si particulière d'imprécision, de flottement, voire de confusion, n'illustre-t-il pas, concernant cette IPA qu'il n'a jamais quittée, cette antinomie que Lacan suggère ?

Ce que je vais tenter sera donc de mettre en relation, concernant Ferenczi, ces trois lignes de force : l'anxiété d'un côté, l'acte analytique de l'autre, la pensée manquée enfin.

Considérations biographiques

Mais il convient, dans un premier temps, de resituer rapidement le personnage Ferenczi ³.

Sandor Ferenczi naît en 1873 à Miskolc – une ville assez importante située à environ cent cinquante kilomètres à l'est de Budapest. Il est le huitième d'une fratrie de onze ; son frère aîné préféré porte le prénom de Sigmund. Ses grands-parents, juifs polonais, ont fui les pogroms en s'installant à Vienne même, côté maternel, et en Hongrie, côté paternel. Son père, après avoir pris les armes à 18 ans lors de la révolution hongroise manquée de 1848, s'occupe d'une librairie. En 1879, sa famille modifie son nom dans le sens de la loi de séparation entre Autriche et Hongrie de 1868 ayant fait du hongrois la langue officielle, et Fränkel – nom dont on a souligné les parentés étymologiques avec celui de Freud – devient Ferenczi.

Sandor perd son père à 15 ans ; très peu de temps après, il croise pour la première fois celle qui sera par la suite la compagne de sa vie, Gizella Altschul. Un peu plus tard, il étudie la médecine à Vienne, découvre les premières publications de Breuer et de Freud sur l'hypnose et la suggestion, puis, après son service militaire, s'installe comme médecin généraliste à Budapest, avant d'entreprendre de se spécialiser en neurologie. Il lit *La Science des rêves* mais juge le livre indigne d'un compte-rendu.

3. Je tire les éléments biographiques qui vont suivre de la présentation de Sigmund Freud et Sandor Ferenczi, *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, 3 vol., et de Martin Stanton, *Sandor Ferenczi et la technique active*, Paris, PUF, 1997.

En 1904, il est nommé chef de service en neurologie ; c'est vers cette date que semble avoir débuté sa liaison avec Gizella Altschul, entretemps devenue Gizaella Palos et mère de deux enfants, dont Elma. En 1906, il découvre et se passionne pour le test d'association de Carl Gustav Jung, que celui-ci vient de publier. En mars 1907, il entre en contact avec celui-ci, qui le recommande auprès de Freud. La première rencontre entre Freud et Ferenczi a lieu le 2 février 1908.

Dès 1909, Ferenczi est étroitement associé au mouvement analytique naissant : il accompagne ainsi Freud et Jung lors du fameux voyage censé apporter « la peste ⁴ » aux Américains. L'année suivante, il intervient comme orateur au Deuxième congrès de Nuremberg, mais surtout émet, semble-t-il le premier, l'idée de fonder l'Association psychanalytique internationale, dont Jung va devenir le premier président.

En 1911, à la suite du suicide de son fiancé, il prend en analyse Elma, la fille de sa maîtresse Gizella. Les sentiments qu'ils ne tardent pas à éprouver l'un pour l'autre font qu'Elma prend après quelques mois le chemin de Vienne, avant de revenir dès avril 1912 sur son divan. La rupture avec Jung devient inévitable, et Ferenczi émet l'idée du Comité secret pour protéger l'IPA de ses effets prévisibles.

1913 est l'année décisive : Jung et Freud cessent toute relation privée ; Ferenczi fonde la Société de psychalyse de Budapest et entreprend avec Ernest Jones, sur le conseil de Freud, la première analyse ouvertement « didactique » ; mais aussi, et surtout peut-être, Elma part se fiancer en Amérique. C'est cette année-là que Ferenczi développe les symptômes anxieux, que ses deux courtes analyses avec Freud, en 1914 et 1916, ne parviendront que très imparfaitement à réduire, et qui seront le prétexte, à partir de 1921, des séjours périodiques dans la maison de santé tenue à Baden-Baden par Georg Groddeck.

Sans bien sûr prétendre conclure sur ses causes intimes, l'anxiété se manifeste donc comme le symptôme de « Ferenczi-le-psychanalyste » ; mais vers quelle facette de celui-ci regarde-t-elle ? Vers le psychanalyste engagé dans l'institution ? Vers le théoricien ? Vers le clinicien, qui, outre Jones, formera Franz Alexander, Michaël

4. Cf. Sigmund Freud (1914), « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », dans *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966, p. 69-149.

Balint, Melanie Klein, Sandor Rado et Geza Roheim, pour ne citer que les plus célèbres ? C'est ce que nous avons maintenant à tenter de démêler.

Indécision théorique : le cas de la « technique active »

Du point de vue de ce que Lacan appelle « penser la psychanalyse », et des difficultés inhérentes à cette « pensée », le nom de Ferenczi se confond surtout, aujourd'hui, avec ladite « technique active ⁵ ». Je vais développer en quelques points l'histoire de cette expression, mais remarquons tout de suite qu'elle désigne une innovation de prime abord technique, c'est-à-dire dont les implications théoriques et notionnelles ne sont qu'indirectes et implicites. En revanche, de ce point de vue technique, Ferenczi occupe la place originale d'être le seul des élèves directs de Freud à avoir soutenu la possibilité de remaniements significatifs de la méthode freudienne tout en se maintenant dans le cadre de la psychanalyse « orthodoxe ».

À ce signifiant nouveau, « technique active », se sont attachées des pensées, c'est-à-dire des significations, extrêmement variées, pour ne pas dire flottantes, selon les périodes de l'œuvre de Ferenczi ; anticipant incontestablement sur le souci de Lacan à l'endroit de l'« acte analytique », il n'est cependant jamais parvenu à le définir de manière stable.

Ferenczi fait pour la première fois usage de l'expression au Congrès de Budapest de 1918 ⁶. Il l'illustre de l'exemple d'« un analyste [...] poussant le patient à surmonter son incapacité quasi phobique à prendre une décision quelconque ⁷ ». L'allusion se réfère à un article de Freud, daté de 1910, où celui-ci traitait des « modifications » à apporter au « procédé » analytique devant les patients phobiques, « incapables de nous apporter tous les matériaux dont nous

5. Les éléments qui vont suivre empruntent à Frédéric Pellion, « Court voyage en activité », *La Cause freudienne*, n° 28, 1994, p. 96-100.

6. Sandor Ferenczi (1918), « La technique psychanalytique », dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Payot, 1970, p. 327-337. Freud, dès sa propre communication au même congrès (« Les voies nouvelles de la thérapie analytique », dans *Œuvres complètes*, t. XV, Paris, puf, 1996, p. 97-108), va adopter publiquement l'expression de Ferenczi.

7. *Ibidem*, p. 333.

avons besoin pour guérir de leur phobie tant qu'ils se sentent protégés par le maintien de cette dernière ⁸ ».

Ce que Freud désignait au départ se caractérisait donc comme : 1) une prescription *positive* de l'analyste, au sens d'une invitation à faire quelque chose qu'auparavant le patient ne faisait pas, 2) une *nomination* de la source de l'angoisse et 3) une intervention sur une manifestation symptomatique *consciente*.

L'année suivante – en 1919, donc –, Ferenczi publie son premier texte entièrement centré sur l'innovation qu'il entreprend de promouvoir ⁹. Il s'y agit d'une patiente à qui Ferenczi se trouve amené cette fois à *interdire* un certain nombre d'actions *interprétées* par lui comme autant d'équivalents masturbatoires. Ferenczi y infléchit donc le contenu freudien initial sur trois points : 1) la prescription est ici *négative*, 2) elle vise plus à *faire surgir* l'affect d'angoisse qu'à en délimiter le terrain, et enfin 3) elle s'adresse à une manifestation symptomatique dont la part représentative, ici le fantasme masturbatoire, est *inconsciente*.

Cette inflexion paraît cependant à Ferenczi fondée en théorie. Ainsi de cette phrase, extraite du même texte : « Il s'agit [...] d'endiguer les voies inconscientes et habituelles d'écoulement de l'excitation et d'obtenir par contrainte l'investissement préconscient ainsi que la version consciente du refoulé ¹⁰. » Le concept implicite du système psychique qu'une telle phrase dénote est donc ce qu'il faut maintenant examiner.

L'action est à cette époque comprise par Ferenczi comme une activité de « décharge » qui s'oppose au procès de « liaison », de « symbolisation » ; en conséquence de quoi, « l'excitation qu'elle mobilise » a à être « orientée sur des voies purement psychiques » pour « se frayer un passage jusqu'au système conscient ¹¹ ». Cette conception de l'action-décharge s'applique indifféremment aux actes symptomatiques, à la masturbation effective, à ses équivalents ou encore aux tics, et, de même, sa cause est toujours de nature

8. Sigmund Freud (1910), « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », dans *Œuvres complètes*, t. X, Paris, PUF, 1993, p. 61-73.

9. Sandor Ferenczi (1919), « Difficultés techniques d'une analyse d'hystérie », dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Payot, 1974, p. 17-23.

10. *Ibid.*, p. 23.

11. *Ibid.*, p. 21.

sexuelle : « Le caractère tantôt voluptueux tantôt anxiogène de ces sensations nous permet de les considérer sans hésitation comme une manifestation pathologique de la sexualité du patient ¹². »

Au fondement du système ferenczien de l'action, nous trouvons donc la notion d'une simple retraduction motrice, sans écart, du *quantum* d'affect η . Cela fait que l'activité ferenczienne est en fin de compte construite sur un modèle identique à celui de l'abréaction – la référence presque incongrue faite à Breuer, au beau milieu de l'article sur les tics, le confirme assez – : interrompre la décharge motrice mobilisera le quantum d'affect correspondant et opérera une reliaison entre le « fantasme inconscient ¹³ », c'est-à-dire la représentation, et le reste du système psychique conscient. L'activité motrice est *via* l'affect le correspondant univoque, en somme le signe, de la représentation :

(A) décharge motrice / *quantum* \emptyset représentation inconsciente (S)

Mais cette conception est-elle véritablement cohérente avec la suggestion freudienne de 1910 concernant l'activité dans la phobie ? Pour Freud, comme pour Ferenczi, l'affect – ici l'angoisse – est moteur. En revanche, sa mobilisation met en relation, selon le premier, *deux représentations* : l'une consciente (ou préconsciente), liée à la situation ou à l'objet phobogène, l'autre inconsciente, liée à l'origine infantile de la phobie, qu'il s'agit de faire surgir. L'équivalent freudien du schéma de Ferenczi s'écrit donc :

(B) représentation consciente

(S1) / *quantum* \emptyset représentation(s) inconsciente(s) (S2)

La conception freudienne de l'activité laisse donc le champ libre au déploiement de la rhétorique inconsciente, tandis que celle-ci est au contraire élidée dans le premier schéma ferenczien. Sauf, et les développements ultérieurs de Ferenczi vont s'y employer, à concevoir

12. Sandor Ferenczi (1920), « Réflexions psychanalytiques sur les tics », dans *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 92. Cette thèse, dans sa massivité même, est fidèle à la doxa de la confluence des affects en angoisse mise en place dans les années 1890 et maintenue, en 1919 encore, par le Freud de « L'inquiétant » (1919, « L'inquiétant », dans *Œuvres complètes*, t. XV, *op. cit.*, p. 147-188).

13. Sandor Ferenczi (1919), « Difficultés techniques d'une analyse d'hystérie », *op. cit.*, p. 18.

autrement les relations entre activité motrice et activité de représentation.

Une méprise métapsychologique : l'indépendance des « systèmes mnésiques »

L'article le plus significatif de cette entreprise est celui consacré, en 1920, aux tics¹⁴. Ferenczi y remarque d'abord que « dans le tic, il ne semble pas exister de relation d'objet dissimulée derrière le symptôme¹⁵ ». Cela lui fournit un argument pour parler d'un « fondement commun (narcissique) aux tics et à la plupart des psychoses¹⁶ ». Le tic doit donc non plus être compris comme activité de décharge en relation directe avec l'étiologie sexuelle, mais analysé à partir du concept charnière de toute la théorie des psychoses, celui de narcissisme.

Mais, sans faire tellement de cas de la « nouvelle action psychique¹⁷ » posée par Freud aux fondements du narcissisme, Ferenczi propose sa propre théorie du narcissisme. Il décrit en fait la genèse du moi comme une totalisation des traces mnésiques attachées à ses circonstances décisives. Que celles-ci soient traumatiques, et le tic répétera indéfiniment le figeage postural corrélatif de la surprise du sujet, la « fixation mnésique [...] à l'attitude qu'avait le corps au moment précis du traumatisme¹⁸ ».

Là où était, en 1919, le binôme activité de décharge/activité de liaison, Ferenczi oppose donc maintenant deux catégories de représentations inconscientes, le binôme système mnésique du moi/système mnésique des choses. À l'opposé du système mnésique des choses, centré sur les traces des relations du sujet à ses objets, au système mnésique du moi est dévolue la tâche, un peu à la manière des « phénomènes fonctionnels¹⁹ » de Hans Silberer, d'« enregistrer

14. Sandor Ferenczi (1920), « Réflexions psychanalytiques sur les tics », *op. cit.*, p. 85-112.

15. *Ibid.*, p. 96.

16. *Ibid.*, p. 102.

17. Sigmund Freud (1914), « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 84 ; cf. à ce sujet Frédéric Pellion, « Au loin des corps. Deux cas de la topologie freudienne », *Champ lacanien*, n° 2, à paraître.

18. Sandor Ferenczi (1920), « Réflexions psychanalytiques sur les tics », *op. cit.*, p. 97.

19. Cf. sur ce point Michael Turnheim et Herbert Silberer, « L'interprète fourvoyé », *Ornicar?*, n° 32, 1985, p. 169-181.

constamment les processus psychiques ou somatiques du sujet lui-même ²⁰ ».

Et, dans le prolongement apparent de l'hypothèse freudienne d'une circulation de la *libido* entre libido d'objet et libido du moi, certaines représentations inconscientes ont à être transférées au cours de la cure du système mnésique du moi au système mnésique des choses. Il semble donc que Ferenczi, au prix certes de l'artifice d'une assimilation de substance entre traces du système mnésique du moi et traces du système mnésique des choses, soit désormais à même de retrouver quelque chose du schéma freudien (B) du déplacement :

(C) représentation du moi (S1) / *quantum* ∅ représentation de chose (S2)

L'idée de « symboles mnésiques corporels », c'est-à-dire de représentations corporelles inconscientes du moi, sera validée par Freud dans « Le moi et le ça » – « le moi conscient [...] est avant tout un moi-corps ²¹ ». Elle restera – de ce fait ? – chère à Ferenczi au-delà de l'abandon de la technique active proprement dite, puisqu'on en retrouve encore la trace dans un article tardif comme « Principe de relaxation et néocatharsis ²² ».

Ce modèle ouvre la possibilité théorique d'une réintégration de toute action dans la continuité de ses enchaînements associatifs. Ferenczi va donc, dans sa *furor sanandi* croissante, chercher à étendre progressivement le champ de ses applications : d'abord, en 1921, au problème des névroses de caractère ²³, dont il se dira bientôt

20. Sandor Ferenczi (1920), « Réflexions psychanalytiques sur les tics », *op. cit.*

21. Sigmund Freud (1923), « Le moi et le ça », dans *Œuvres complètes*, t. XVI, Paris, PUF, 1991, p. 271. Mais elle le sera à partir de l'idée toujours maintenue (et que Ferenczi tend à oublier, cf. *infra*) que ces symboles mêmes ne sont à aucun moment indépendants de la *libido sexualis*. Merci à Tatiana Pellion de m'avoir indiqué cette référence.

22. Sandor Ferenczi (1929), « Principe de relaxation et néocatharsis », dans *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Payot, 1982, p. 82-97. L'opposition entre systèmes mnésiques des choses et du moi est en effet compatible avec la conception ultime que Ferenczi produira du traumatisme comme moment fondamentalement discontinu où s'opère une résorption du sujet dans un objet soumis au caprice du désir de l'adulte séducteur.

23. Sandor Ferenczi (1921), « Prolongements de la technique active », dans *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 117-133.

spécialiste ²⁴ ; puis, en 1925, à celui, plus général, des habitudes non symptomatiques ²⁵.

Un bout de réel

Mais, dès 1924, les premiers doutes apparaissent : Ferenczi ne tarde en effet pas à souligner la contradiction essentielle entre l'observance de la règle fondamentale et toute forme d'activité interprétative, quelle qu'elle puisse être. Fondamentalement, l'interprétation relève en effet d'une « interdiction d'associer ²⁶ ». Aux limites, elle s'oppose donc à la poursuite du travail analytique, en tant que celui-ci puise une part de son énergie motrice dans le mécanisme même de l'association libre, c'est-à-dire dans l'exercice de cette « liberté dans la parole et dans l'expression, qu'on n'a pas ailleurs dans la vie ²⁷ ».

Une seconde raison donnée par Ferenczi à l'abandon progressif de l'activité vient du constat que celle-ci ne parvient pas toujours à contrebalancer la tendance à la répétition que le recours à l'agir traduit. Sous sa forme négative, ou interdictive, elle mime en effet, selon Ferenczi, une situation éducative, et « la ressemblance entre la situation analytique et la situation infantile incite [...] [alors] plutôt à la répétition » – ce qui s'oppose à la « mobilisation des contenus psychiques », alors que « le contraste entre les deux favorise la remémoration ²⁸ ».

La réponse par l'inversion de l'activité en son contraire – alors que le signifiant « technique active » est maintenu –, c'est-à-dire le principe que Ferenczi thématise à partir de 1929 sous le nom de « laisser-faire ²⁹ », semble toutefois avoir abouti, dans les derniers mois de la vie de Ferenczi, aux mêmes impasses répétitives.

24. « Ma spécialité, ce sont des cures très longues avec un résultat final qui s'étend jusqu'à un bouleversement fondamental du caractère des patients » (« Lettre à Freud du 6 novembre 1921 », dans Sigmund Freud et Sandor Ferenczi, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 80).

25. Sandor Ferenczi, (1925), « Psychanalyse des habitudes sexuelles », dans *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 324-357.

26. Sandor Ferenczi (1924), « Les fantasmes provoqués », dans *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 238. Intuition, on le voit, éminemment lacanienne, quant à la portée de la scansion.

27. Sandor Ferenczi (1929), « Principe de relaxation et néocatharsis », *op. cit.*, p. 89.

28. *Ibid.*, p. 96.

29. *Ibid.*, p. 88.

Quelques mois auparavant, en 1928, Ferenczi avait pourtant tenté un dernier moyen terme, un dernier effort, authentique, de « pensée ». Je veux parler de son appel, lancé à deux reprises³⁰, au concept freudien de *Durcharbeiten*.

Sous son versant économique – « quantitatif », écrit Ferenczi –, celui-ci est appelé à intervenir en interrompant la succession répétitive³¹. Au plan « qualitatif », c'est-à-dire en termes de remaniements du sens, il se traduirait par une révision du matériel précédent, actes compris, voire du cheminement entier de la cure analytique : « Chaque nouvelle compréhension des significations exige la révision de tout le matériel précédent, [...] [dont] la révision des expériences vécues pendant le traitement analytique lui-même. Peu à peu, l'analyse elle-même devient un fragment de l'histoire du patient, qu'il passe encore une fois en revue avant de prendre congé de nous³². »

« Transfert négatif » ?

Récapitulons, avant de tenter d'aller vers une conclusion.

Au moment où il inverse la signification de son activité pour le « laisser-faire », Ferenczi, dans sa lecture métapsychologique de l'action motrice, se trouve donc à la croisée de deux chemins : 1) soit la considérer, dans la lignée des « Réflexions psychanalytiques sur les tics », comme la trace littérale d'un traumatisme réellement infligé par la volonté de jouissance d'autrui, et en conséquence presque soustrait au processus analytique traditionnel ; 2) soit, dans le prolongement de ses premiers travaux, en accentuer la lecture pulsionnelle, et revenir par là aux considérations freudiennes sur le fondement proprement libidinal des identifications du moi. Dans cette seconde hypothèse, l'abandon de la décharge motrice au cours de la cure signifierait alors simplement le « renoncement pulsionnel »

30. Sandor Ferenczi (1928), « Le problème de la fin de l'analyse », dans *Œuvres complètes*, t. IV, *op. cit.* ; Sandor Ferenczi (1928), « Élasticité de la technique psychanalytique », dans *Œuvres complètes*, t. IV, *op. cit.*, p. 53-65.

31. « Il arrive cependant, parfois, qu'après des répétitions éventuellement innombrables des mêmes mécanismes de transfert et de résistance, vécus dans l'analyse, se produise de façon imprévue un progrès important qui ne peut s'expliquer que par l'effet du facteur de translaboration qui a finalement abouti » (Sandor Ferenczi [1928], « Le problème de la fin de l'analyse », *op. cit.*, p. 48).

32. Sandor Ferenczi, (1928), « Élasticité de la technique psychanalytique », *op. cit.*, p. 62.

exigible du progrès de celle-ci ³³ et cohérent avec la dimension de nécessité qu'accentue la *Versagung* freudienne ³⁴.

On sait la suite, c'est-à-dire le choix, dans « La confusion des langues », du premier terme de l'alternative, et de la quasi-exclusion du second, que seule l'intervention énergique de Jones ³⁵ empêchera. Comment un tel choix fut-il possible, alors que Ferenczi était passé si près d'une solution, de cette « nouvelle compréhension des significations » si proche de la « nouvelle action psychique » freudienne ? Ce choix est-il en relation avec le symptôme de « Ferenczi-le-psychanalyste » ?

Le fait même de l'appel lancé en 1928 au concept freudien de *Durcharbeiten* laisse entrevoir un début de réponse à cette question : la question de Ferenczi s'adresse indubitablement à Freud, mais avant tout, derrière le théoricien, à l'analyste, avec qui le transfert n'a pas été résolu. De même, les considérations de 1924 et de 1929 sur l'« interdiction d'associer » sonnent comme un reproche à l'endroit de Freud, dont le ton, quoique de fait toujours extrêmement amical à l'égard de « son grand vizir secret ³⁶ », invite fermement à tenir à distance l'association libre – fût-ce derrière le paravent de l'humour.

En fait, la lecture attentive de la *Correspondance* entre les deux hommes permet de constater que, d'une certaine manière, Ferenczi n'a jamais renoncé à faire valoir à Freud que quelque chose avait été inachevé dans son analyse avec lui. Écoutons donc comment, en janvier 1930 encore, il exprime cela : « D'abord, vous avez été mon maître adoré et mon modèle inatteignable [...]. Puis vous êtes devenu mon analyste, mais les circonstances défavorables n'ont pas permis de mener mon analyse jusqu'à son terme. Ce que j'ai particulièrement regretté, c'est que vous n'ayez pas, dans le cours de l'analyse, décelé en moi et conduit à l'abréaction les sentiments et fantasmes négatifs, qui en partie n'étaient que de l'ordre du transfert (ou qui

33. Sandor Ferenczi, (1928), « Le problème de la fin de l'analyse », *op. cit.*, p. 46.

34. Sigmund Freud (1912), « Des types d'entrée dans la maladie névrotique », dans *Œuvres complètes*, t. XI, Paris, PUF, 1998, p. 117-126. Cf. aussi sur ce point Claire Christien-Prouet, « Sur la *Versagung* », *Champ lacanien*, n° 1, 2004, p. 183-191.

35. Ernst Jones, *La Vie et l'œuvre de Freud*, *op. cit.*

36. « Lettre à Ferenczi du 13 décembre 1929 », dans Sigmund Freud et Sandor Ferenczi, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 419.

étaient en partie transférés par moi). [...] Cela voulait être de l'« association libre » et pas seulement de l'autocritique ³⁷ ».

Lacan, en un certain sens, souscrit à ce diagnostic, qui parle à l'endroit de Ferenczi, dans « La direction de la cure », de l'« extrême de l'aveu [au malade] du délaissement dont lui-même est en position de souffrir ³⁸ ».

En guise de conclusion : anxiété et objet *a*

Alors, pour finir par une fiction, d'autres catégories de pensée auraient-elles pu, indépendamment de ses déterminations intimes, prémunir Ferenczi de cet affect de « délaissement », et de l'angoisse corrélative – « la douleur est [...] la véritable réaction à la perte d'objet, l'angoisse celle [...], en un déplacement supplémentaire, au danger de la perte d'objet elle-même ³⁹ », écrira Freud en 1926 ?

Pour nous qui disposons des catégories lacaniennes, l'insuffisance du premier modèle de la décharge motrice – schéma (A) – tient surtout à la conception qu'elle véhicule de la représentation psychique comme *signe* isolé et non comme *signifiant* déplaçable ; de même, l'échec du second – schéma (C) – relève plutôt d'une indistinction, que la « nouvelle action psychique » freudienne n'est pourtant pas sans permettre de lever, entre les registres du *symbolique* et de l'*imaginaire*.

Ferenczi n'est pourtant pas toujours dépourvu d'une certaine intuition des relations de cette dernière catégorie avec celle du *réel*. Par exemple quand il fait usage du dispositif analytique pour obtenir cette disjonction artificielle entre l'image idéale qu'a le patient de lui-même et celle, plus troublée mais aussi plus animée, que lui réfléchit l'analyste : « Nous devons donc présenter, pour ainsi dire, un miroir aux patients pour qu'ils prennent conscience, pour la première fois,

37. « Lettre à Freud du 17 janvier 1930 », dans Sigmund Freud et Sandor Ferenczi, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 431. Je n'insiste pas sur la sorte de vacillation imaginaire – à laquelle Ferenczi attribue-t-il l'origine des « sentiments et fantasmes négatifs » ? – que l'incertitude de la rédaction laisse apparaître.

38. Jacques Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 613.

39. Sigmund Freud (1926), « Inhibition, symptôme et angoisse », dans *Œuvres complètes*, t. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 285.

des particularités de leur comportement, voire de leur aspect physique⁴⁰. » Mais c'est alors par le détour obligé de la présence du semblable que s'entrevoit l'insu le plus réel. Dans cette perspective, l'interrogation ferenczienne quant aux relations entre technique active et fin de la cure est une autre interrogation du même réel : « Dans l'analyse, il est rare de réussir la "finale" sans des interventions actives ou des consignes que le patient doit accomplir en plus de l'observance stricte de la "règle fondamentale"⁴¹. » Dans l'écart entre i(a) et i'(a) qu'ouvrent certaines interventions « actives », c'est en effet enfin la véritable satisfaction, une forme de coprésence réelle du sujet et de son objet, qui s'entrevoit.

Peut-être était-ce précisément cette satisfaction que tentait, pour la rendre caduque, de désigner Freud, dans sa réponse du 20 janvier 1930 à la lettre de Ferenczi citée tout à l'heure : « Autrefois, en particulier – il y a donc une quinzaine d'années –, je vivais dans l'espoir qu'on pouvait compter sur une sorte d'entraînement des réactions hors normes qui n'avaient pas été élaborées directement. [...] Je constate que par cette référence à notre analyse vous m'avez repoussé dans le rôle de l'analyste [...]. Certes, j'aurais aimé vous revoir et vous parler, mais pas pour récupérer ce qui a été manqué jadis⁴². »

Irrécupérable satisfaction, donc. Lacan ne donne-t-il pas sa plus juste portée à cet irrécupérable lorsque, dans la dernière leçon de son séminaire sur *Le Transfert*, il déclare que « la fonction de l'idéal du moi préserve le i(a), le moi idéal », que « l'image spéculaire a aussi [...] une face de défense », enfin que « l'investissement de l'Autre est, en somme, défendu par le moi idéal⁴³ » ? Je terminerai sur cette question.

40. Sandor Ferenczi (1928), « Le problème de la fin de l'analyse », *op. cit.*, p. 47.

41. Sandor Ferenczi (1921), « Prolongements de la technique active », *op. cit.*, p. 126.

42. « Lettre à Ferenczi du 20 décembre 1930 », dans Sigmund Freud et Sandor Ferenczi, *Correspondance*, t. III, *op. cit.*, p. 435.

43. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 456.